

La Méthode de la Réforme

Taha Hussein

Al-Muqtabas — 1er février 1912

Je ne connais, pour réformer la langue, que trois voies, anciennes plutôt que nouvelles — c'est-à-dire que je n'en suis pas l'inventeur, mais que des réformateurs m'y ont précédé. La première : la publication des monuments anciens des Arabes, et la résurrection de ce qu'ils composèrent en livres de sciences et de lettres, afin que les gens les lisent et en tirent deux résultats nécessaires — l'un, la connaissance du style arabe correct, la maîtrise des expressions choisies, et la mesure de l'ampleur d'entendement et d'intelligence que possédait ce peuple ; l'autre, un sentiment, chez les lecteurs, de la magnificence de cette gloire perdue et de cet honneur disparu, sentiment qui les pousse à se lever pour le reconquérir, et à lui rendre le rang politique et la place éminente qui furent jadis les siens. À cette méthode se rattache la traduction des livres utiles composés par les Francs, afin que par eux nos esprits s'élargissent et nos âmes s'élèvent. Le maître Imam — que Dieu l'agrée — alla fort loin sur cette voie, et fonda la Société pour la résurrection des livres arabes, qui publia le Mukhassas et d'autres ouvrages ; mais il ne mourut pas, que Dieu lui fasse miséricorde, sans que sa charte n'eût déjà été dissoute, sans qu'il n'en restât plus trace dans l'existence. Et j'ai lu, l'an dernier, une résolution du gouvernement sur ce même sujet, grâce aux efforts de mon éminent maître Ahmad Zaki Pacha ; une année s'est désormais écoulée depuis, sans qu'aucun résultat n'en soit apparu, et je crains bien qu'elle n'ait déjà rejoint les choses oubliées d'hier.

La seconde : la formation d'une société d'hommes savants en la langue, versés dans sa matière et ses styles, qui prendrait en charge ce qu'exige cette époque en fait de développement des néologismes, selon l'une des voies que j'ai mentionnées plus haut — à savoir la dérivation, l'extension figurée et l'arabisation — et qui s'emploierait à remplacer nombre d'expressions dialectales par leurs équivalents en arabe classique, et veillerait sur les styles d'écriture, de poésie et d'éloquence, les défendant contre ce qu'y introduisent les intrus parmi les prétendus poètes et écrivains. Nous avons besoin d'une telle société aujourd'hui même, comme vous le savez, car l'arabe classique est devenu de nos jours une sorte de métier spécialisé, et ne retrouvera jamais son rang d'antan à moins que ne se trouvent, parmi les siens, des médecins habiles, sachant diagnostiquer son mal et rechercher son remède. Il y a

quelques années, quelque chose de ce genre apparut au Cercle des instituteurs, et nous en fûmes réjouis, espérant le meilleur ; les journaux l'accueillirent avec des louanges et des éloges excessifs — mais elle ne tarda pas à sombrer dans un profond sommeil, et son espoir ne fait plus, désormais, que rêver d'un triomphe éventuel et de la réalisation de ses aspirations.

La troisième : habituer les enfants, dès leurs premières années, à la justesse d'expression, et à choisir le meilleur du discours, par quelque méthode que ce soit qui s'avère possible, jusqu'à ce qu'ils grandissent avec un instinct arabe déjà affermi, n'ayant besoin des règles de grammaire que dans la mesure où elles constituent une sorte de philosophie linguistique — ce qui est, en effet, leur véritable fonction. Et je ne vois personne de plus capable de cette tâche, ni de mieux qualifié pour elle, que le maître Ahmad Effendi al-Qattan, dans son petit jardin d'enfants dont il vous entretint il y a quelques jours à peine. Si ce maître peut me promettre qu'il cultivera l'arabe classique dans ce jardin tout comme il y cultive le caractère et l'intelligence, alors il aura bien mérité de moi les plus vifs éloges ; et il nous incombera alors à tous de nous lever et de ne rien épargner pour établir ce jardin, et d'autres comme lui.

Et par ces trois méthodes, que je viens d'exposer en détail, nous pourrons garantir à la langue le recouvrement de son antique gloire.